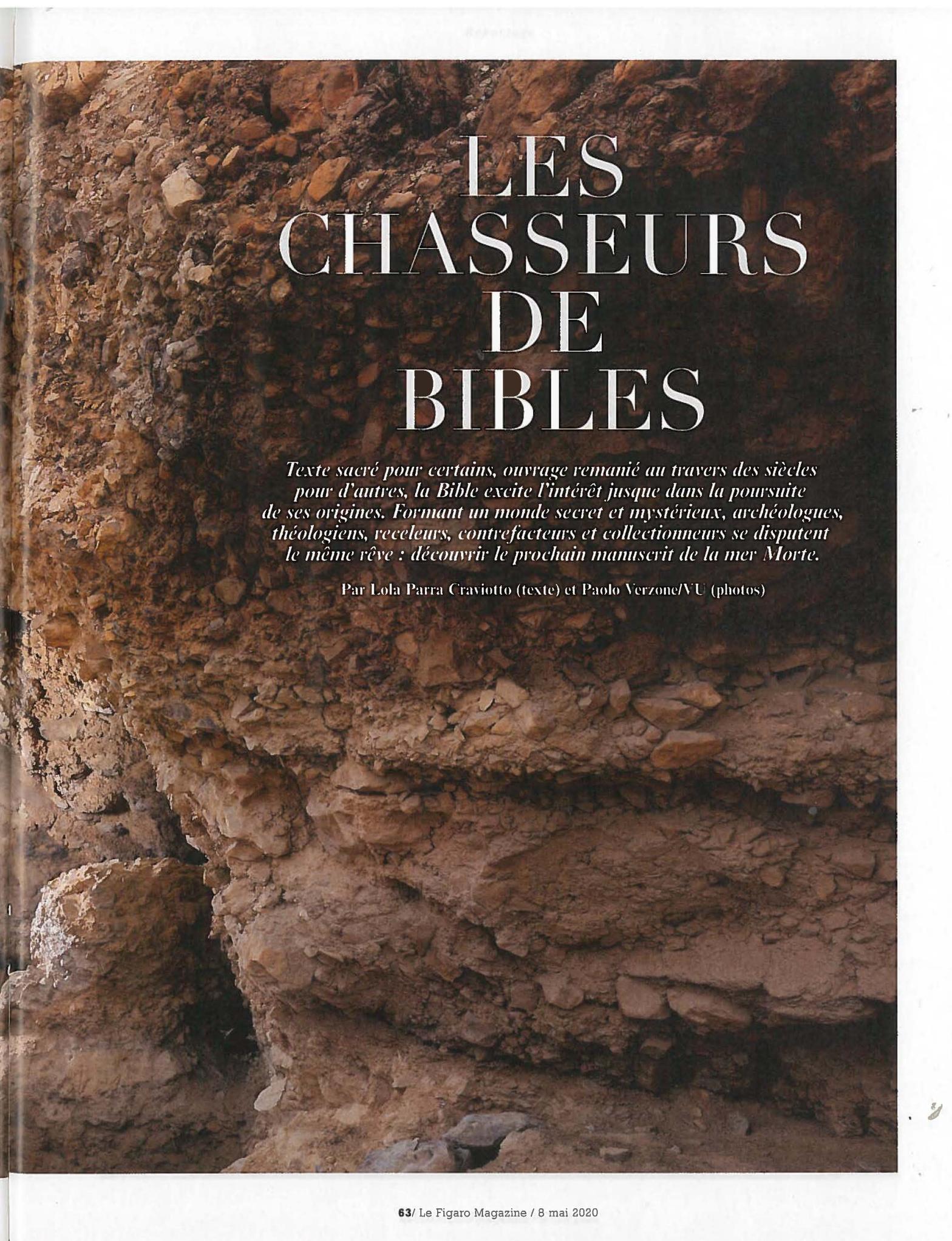


L'archéologue israélien Oren Gutfeld, devant une grotte de Qumrân où ont été découverts les « manuscrits de la mer Morte ».



LES CHASSEURS DE BIBLES

Texte sacré pour certains, ouvrage remanié au travers des siècles pour d'autres, la Bible excite l'intérêt jusque dans la poursuite de ses origines. Formant un monde secret et mystérieux, archéologues, théologiens, receleurs, contrefacteurs et collectionneurs se disputent le même rêve : découvrir le prochain manuscrit de la mer Morte.

Par Lola Parra Craviotto (texte) et Paolo Verzone/VU (photos)

Khader Baidun tient une boutique d'antiquités, via Dolorosa, dans le vieux Jérusalem.



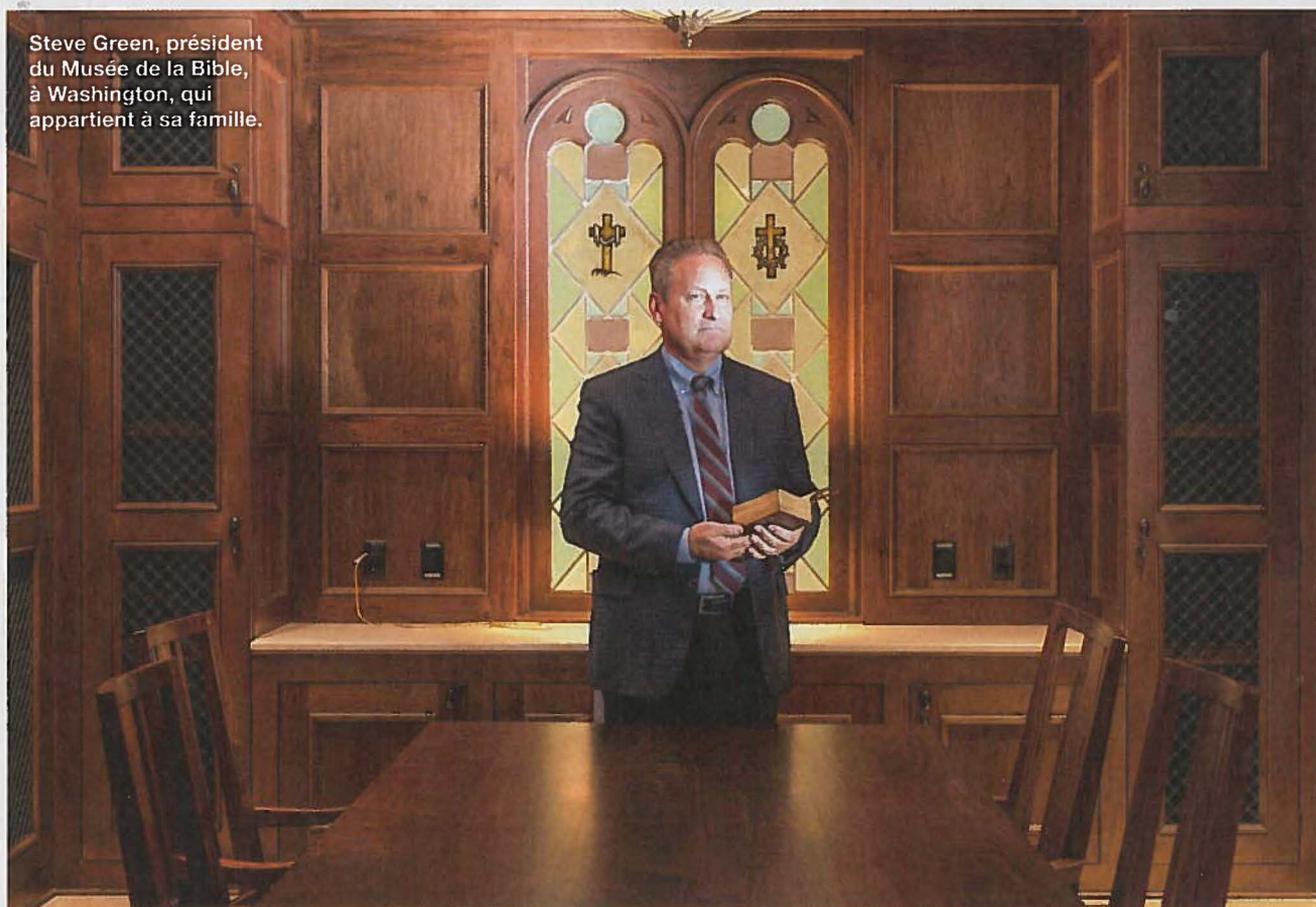
Reconstitution d'un extrait de la Bible à partir d'un fragment retrouvé.



Un Nouveau Testament en langue grecque datant du X^e siècle.



Steve Green, président du Musée de la Bible, à Washington, qui appartient à sa famille.





UNE FOIS RETROUVÉS, LES TEXTES PRIMITIFS FONT L'OBJET D'ÉTUDES SAVANTES

Je n'ai aucune idée de qui vous êtes. Faites-moi savoir où vous avez entendu parler de moi et nous discuterons. » La méfiance est palpable dans le message de Lenny Wolfe, marchand d'antiquités à Jérusalem – un métier, il est vrai, éclaboussé par des scandales de faussaires et de pilliers. Après avoir montré patte blanche, je suis conviée à partager un café à son bureau – ou un whisky si je passe en fin de journée... « Vous pourrez toujours trouver un vendeur si vous ne vous souciez pas de la loi, confie cet Écossais arrivé en Israël il y a près de cinquante ans. Ces dernières années, le prix de tout objet lié au christianisme primitif, en particulier les vieux manuscrits, s'est envolé suite à un engouement des Évangéliques américains (dont la foi repose davantage sur les écritures sacrées, NDLR). Sans oublier le marketing plus sophistiqué de la part des antiquaires ! »

LES ANTIQUAIRES SOUS HAUTE SURVEILLANCE

En Terre sainte, une quarantaine de spécialistes affichent sur leur vitrine une licence délivrée par l'Autorité des antiquités d'Israël (AAI), qui veille à ce que la loi de 1978 soit respectée. Tout objet trouvé après cette date est considéré propriété de l'État. Donc interdit à la vente. Les antiquaires doivent impérativement répertorier leurs stocks dans le système d'inventaire en ligne de l'AAI, adopté en 2015. « Auparavant, ils blanchissaient des antiquités en ne mentionnant pas la vente de certaines pièces de leur inventaire, qu'ils remplaçaient alors par des objets équivalents mais pillés. Désormais, ils sont obligés de photographier chaque article sous plusieurs angles afin de le rendre différenciable », explique Eitan Klein, directeur adjoint de l'unité de prévention du vol d'antiquités à l'AAI.

Les objets les plus prisés sont les manuscrits de la mer Morte, les plus anciens textes bibliques connus, rédigés entre le III^e siècle avant J.-C. et le I^{er} siècle après J.-C. Vers 1946, deux Bédouins en découvrirent plusieurs centaines (la plupart à l'état fragmentaire), parfois conservés dans des jarres, à l'intérieur d'une grotte. « Entre 1947 et 1956 on a repéré dix autres grottes abritant nombre de documents », raconte Adolfo Roitman, conservateur et directeur du Sanctuaire du Livre, l'aile du Musée d'Israël préservant ces trésors de l'archéologie. Cet Argentin avenant a fait installer dans son bureau une bibliothèque personnelle recouvrant plusieurs murs. Il poursuit : « Ces rouleaux représentent une révolution intellectuelle puisqu'ils nous offrent pour la première fois un accès à des textes non diffusés par le judaïsme ni par l'Église. Comme un apocryphe de la Genèse. »

C'est précisément le rôle des chasseurs de Bibles : receleurs, archéologues ou théologiens, tous sont partis à la traque des textes primitifs. Certains tentent de déterminer si les



Le père dominicain Anthony Giambrone, dans les murs de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem.

DEPUIS 150 ANS, DES INDIANA JONES DE TOUTES ESPÈCES SILLONNENT LA TERRE SAINTE EN QUÊTE DU NOUVEAU GRAAL

Saintes Écritures ont été corrompues au fil des siècles, d'autres s'attachent à démontrer qu'il s'agit bel et bien de la parole dictée par Dieu. Deux préoccupations qui trouvent pour l'essentiel leurs racines au XIX^e siècle, avec la naissance de l'archéologie moderne. Le théologien allemand Constantin von Tischendorf fut l'un de ces pionniers. Son souhait de rétablir le texte original le conduisit, en 1844, au monastère Sainte-Catherine, au pied du mont Sinaï. Après avoir sillonné de nombreuses bibliothèques européennes et moyen-orientales, il découvrit l'une des plus vieilles Bibles au monde, datant du IV^e siècle : le codex Sinaiticus.

QUMRÂN, ÉPICENTRE DE TOUS LES ESPOIRS

Aujourd'hui, Oren Gutfeld, directeur des excavations à l'Institut d'archéologie de l'université hébraïque de Jérusalem, poursuit cette honorable tâche. À 45 kilomètres à l'est de Jérusalem, on traverse le désert de Judée en 4 x 4 jusqu'au site de Qumrân. Sur les falaises calcaires aux reflets dorés, quelques ombres signalent l'existence potentielle de cachettes. Le chemin pour y accéder s'avère bien difficile pour les archéologues : une descente en rappel depuis le sommet de la montagne pour atteindre des tunnels longs et étroits, où il n'est pas rare de manquer d'air. En 2017, soixante ans après que les lieux ont mis au jour le dernier manuscrit connu de la mer Morte, ils ont redonné de l'espoir aux spécialistes de la Bible à l'issue d'une de leurs expéditions. Au cœur de la grotte 53, ils ont découvert des fragments de jarres et un parchemin vierge reposant par terre. Manifestement, quelqu'un d'autre était passé avant eux... « *Tout datait du II^e et du I^{er} siècle avant J.-C.*, précise Oren Gutfeld. *Sauf quelques objets du Moyen Âge, comme des tessons de poterie, nous faisant supposer que cette grotte aurait été vidée au IX^e siècle par des envoyés de Timothée I^{er}, évêque d'Antioche. Les écrits racontent qu'ils ont trouvé plus de 200 manuscrits en hébreu, provenant principalement du livre des Psaumes, dans des grottes au sud de Jéricho.* »

Dans ces « cachettes », on a découvert certains manuscrits de l'Ancien Testament proches des variantes médiévales. « *Plus on découvre des textes anciens, plus on constate que les différences sont infimes entre la version massorétique consacrée par les rabbins – dont les plus anciens textes complets datent du X^e siècle – et certaines versions hébraïques antiques. Il existe cependant d'autres variantes judaïques, sans oublier les grecques, araméennes, latines...*, souligne le frère Olivier-Thomas Venard, professeur du Nouveau Testament à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, vêtu de la caractéristique tunique blanche des dominicains, capuce baissée tombant sur ses épaules. *D'ailleurs, il est évident qu'en recopiant un texte, on l'altère. Cela peut s'expliquer par une inattention, mais aussi par le fait que certains scribes considèrent les écrits comme des entités non figées, avec lesquelles ils interagissent. Ils ne cessent de les corriger et de les enrichir à partir d'autres manuscrits et de la tradition orale. Le travail de critique textuelle consiste*

aujourd'hui à reconstruire l'histoire des versions et leurs interactions. »

Un exemple parlant est celui du dernier chapitre de l'Évangile selon saint Marc, qui se termine au verset 8 dans les plus vieux manuscrits retrouvés. Or, les Bibles arrivées jusqu'à nous présentent une fin « prolongée » des versets 9 à 20, dont les premières traces remontent au II^e siècle. « *Les scribes auraient fait ce rajout pour des raisons théologiques, en interprétant ce qu'ils pensaient que l'auteur voulait dire. Le verset 8 s'achève de façon abrupte, sans que les disciples ne voient le Christ ressuscité, ce qui incita certains érudits à penser que la véritable fin pourrait être perdue*, souligne Daniel B. Wallace, directeur exécutif du Centre pour l'étude des manuscrits du Nouveau Testament (CSNTM), au Texas. *Les copistes ont probablement emprunté des éléments de récit au livre des Actes des Apôtres ainsi qu'aux autres évangiles, pour faire conclure l'Évangile de saint Marc sur l'apparition de Jésus aux apôtres.* »

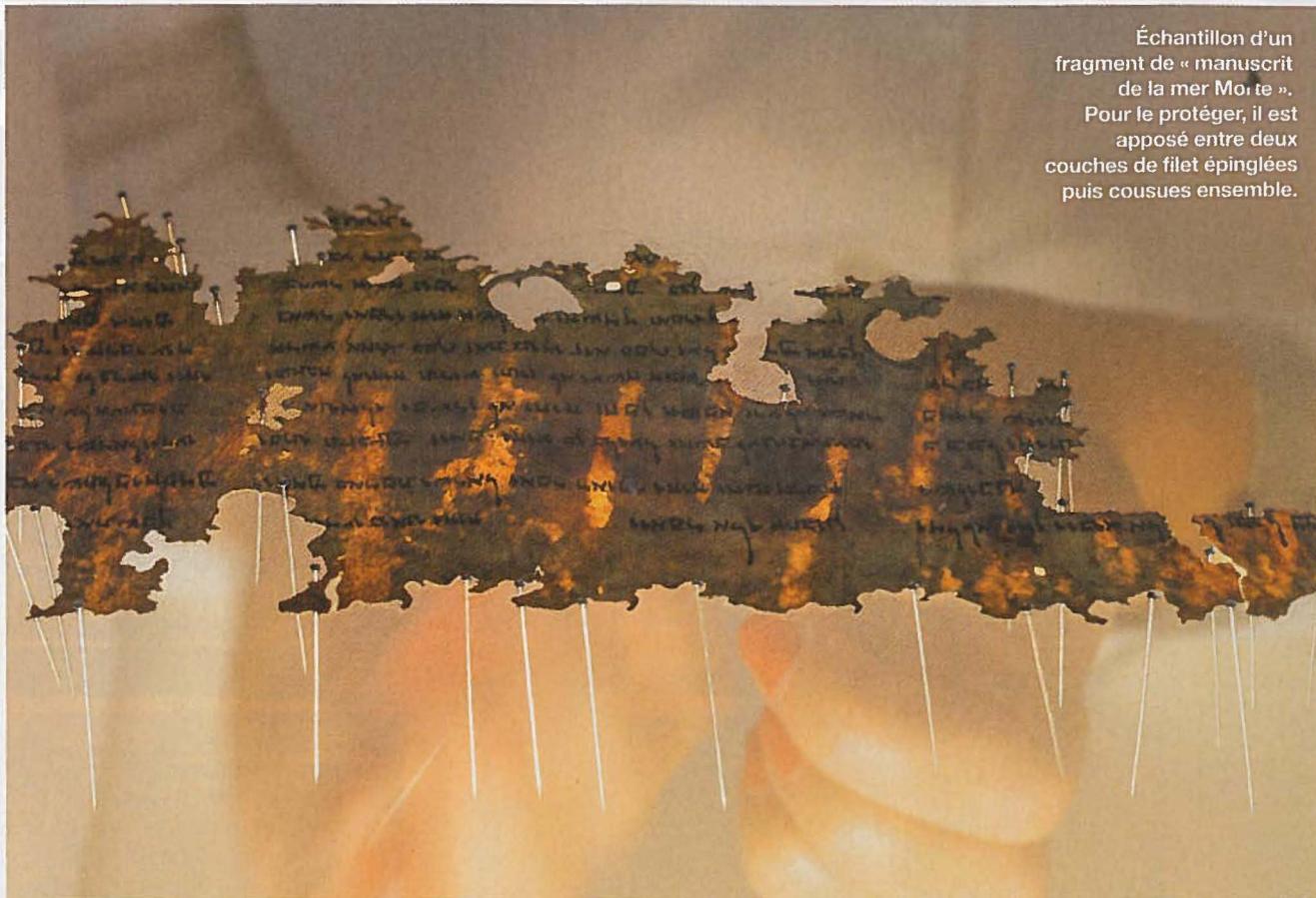
DES MANUSCRITS EN FORME DE PUZZLE

Plus que dans la retranscription du contenu, le grand casse-tête réside davantage dans la reconstruction physique des fragments. Certains manuscrits de Qumrân ont dû être reconstitués à partir de 200 morceaux. « *C'est un puzzle de milliers de pièces de quelques centimètres dont on ignore le modèle original... De plus, on n'est même pas sûr que la boîte contienne tous les morceaux !* », s'exclame le frère Dominique-Marie Cabaret, chargé de topographie et d'archéologie à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. De grands espoirs reposent désormais sur la précision millimétrique des nouvelles technologies.

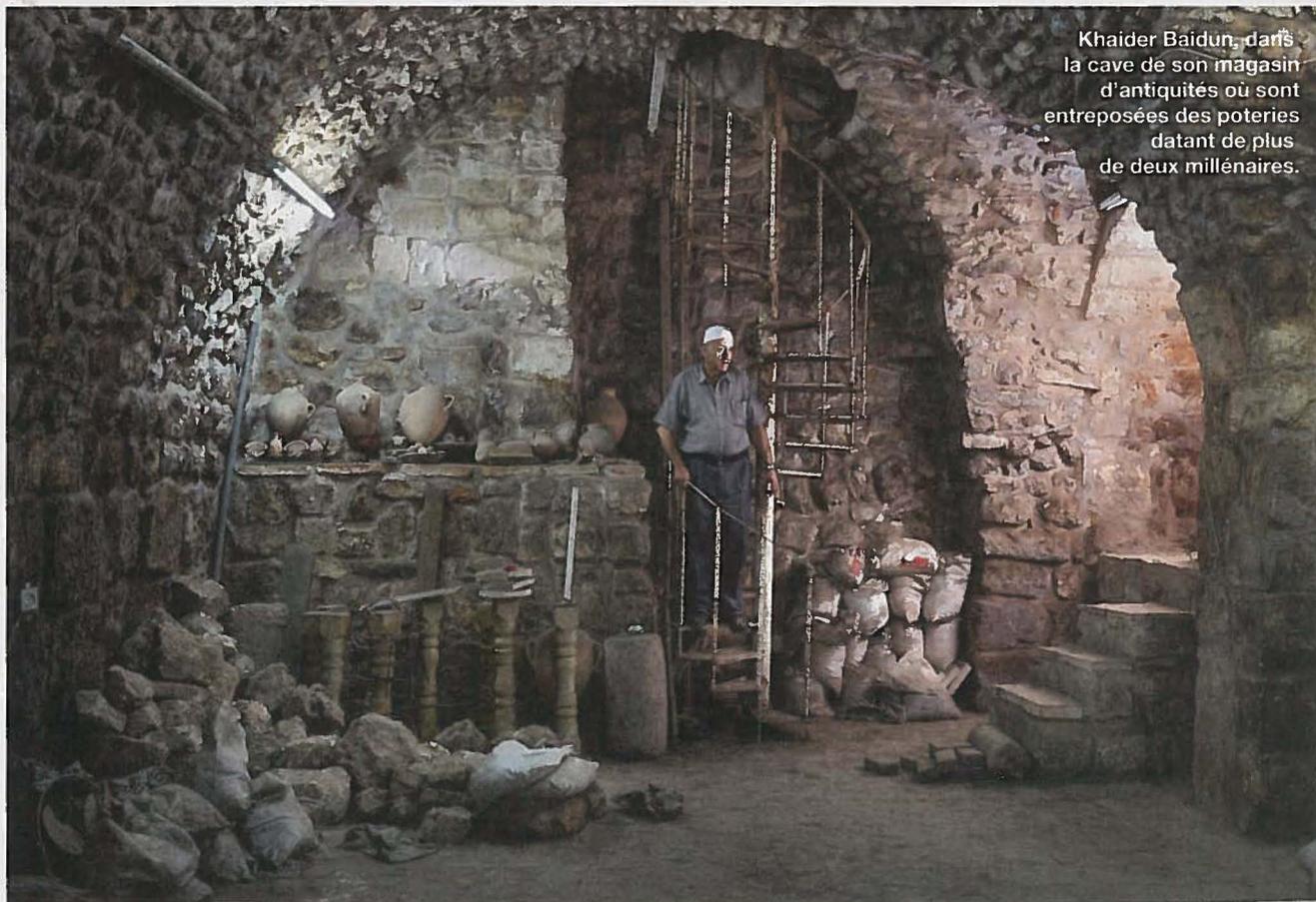
Brent Seales, professeur d'informatique à l'université du Kentucky, a conçu en 2015 un logiciel d'imagerie numérique capable de dérouler virtuellement des parchemins extrêmement fragiles. Il reconstruit le volume couche par couche pour détecter les traces d'écriture, par l'analyse du relief et de la brillance des métaux contenus dans l'encre. Personne n'avait jusqu'alors pu ouvrir et décrypter le rouleau d'Ein Gedi, retrouvé dans une synagogue israélienne, en 1970. On ignorait qu'il préservait dans sa structure, carbonisée par les flammes d'un incendie, le plus ancien manuscrit hébreu depuis ceux de la mer Morte : une copie du livre du Lévitique vieux d'au moins 1 700 ans.

« *Beaucoup trop de manuscrits ont été détruits, perdus, volés ou endommagés, ne serait-ce qu'au XX^e siècle. Après avoir sillonné près d'une cinquantaine de sites à travers le monde, le centre que j'ai fondé en 2002, le CSNTM, a numérisé plus de 300 000 documents et en a découvert collatéralement plus de 75* », raconte Daniel B. Wallace. Il s'est donné pour mission de préserver numériquement un maximum de manuscrits du Nouveau Testament. « *Le christianisme s'est développé dans un milieu pauvre où on utilisait des*

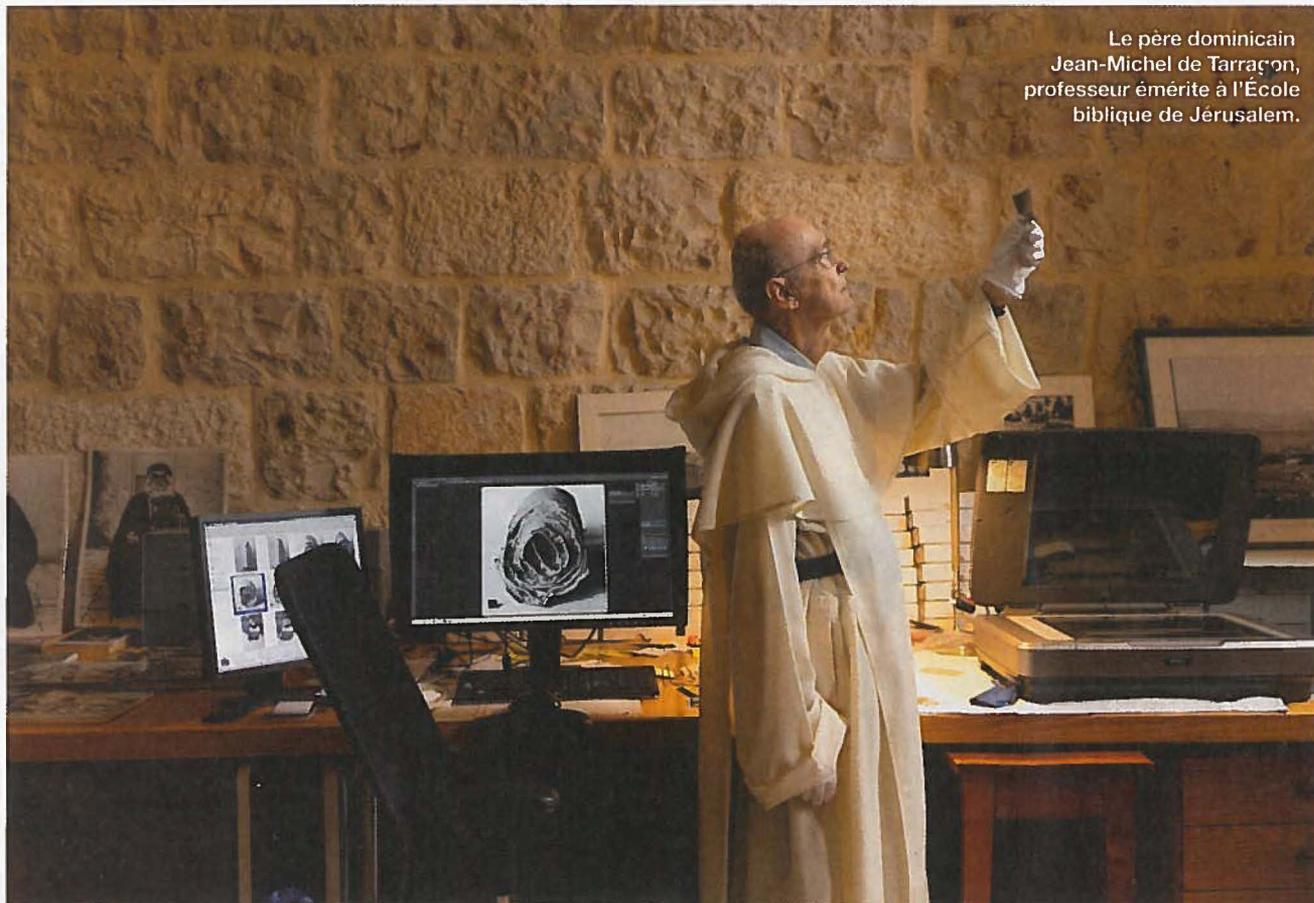
Échantillon d'un fragment de « manuscrit de la mer Morte ». Pour le protéger, il est apposé entre deux couches de filet épinglées puis cousues ensemble.



Khaider Baidun, dans la cave de son magasin d'antiquités où sont entreposées des poteries datant de plus de deux millénaires.



Le père dominicain
Jean-Michel de Tarraçon,
professeur émérite à l'École
biblique de Jérusalem.



GRÂCE AUX TECHNOLOGIES MODERNES, LES EXPERTS REPÈRENT EN LABORATOIRE LES FAUX PARCHEMINS

supports modestes et périssables comme le papyrus. C'est un miracle qu'autant d'écrits soient parvenus jusqu'à nous, souligne le frère Olivier-Thomas Venard. Pour consigner tout un Nouveau Testament sur un support plus solide et coûteux comme le parchemin, il fallait utiliser la peau de cinquante moutons. Les premières Bibles complètes, à la façon du Codex Vaticanus, datent du IV^e siècle, époque où le christianisme atteignit les sphères gouvernementales. » Raison pour laquelle aucun des originaux ne nous est parvenu. Seulement des copies rédigées quelques décennies après l'écriture des Évangiles – estimée en général entre l'an 60 et 100.

CONTROVERSES ET CONTREFAÇONS

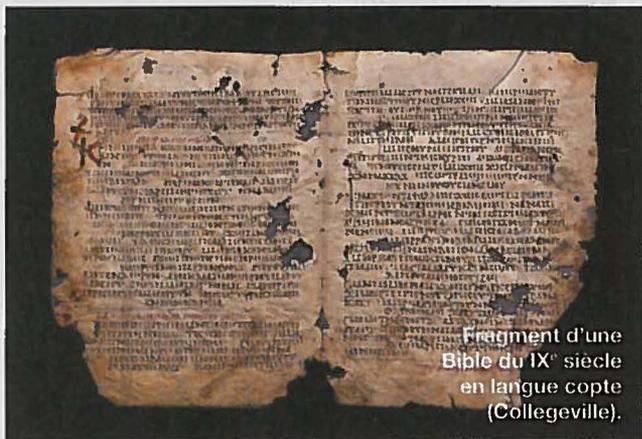
Le plus vieux fragment connu du Nouveau Testament date de la première moitié du II^e siècle. Sur des dimensions proches de celle d'une carte de crédit sont inscrits deux passages en grec de l'Évangile selon saint Jean. Ce papyrus P52 fut découvert au début du XX^e siècle, lors des fouilles d'Oxyrhynque, ancienne ville égyptienne ayant recelé un nombre extraordinaire de manuscrits que le climat sec de la région aura permis de conserver.

Le site a également mis au jour le controversé papyrus 137 ou P.Oxy LXXXIII 5345. En 2012, Daniel B. Wallace fit retentir leur souffle aux chasseurs de Bibles, lorsqu'il annonça l'identification, parmi les pièces trouvées à Oxyrhynque, de ce fragment de l'Évangile de saint Marc

qui daterait du I^{er} siècle. Une première ! Sauf que la publication officielle n'apparaîtra qu'en 2018... avec des surprises. « Des chercheurs de l'université d'Oxford ont fini par dater ce fragment du II^e-III^e siècle, alors qu'au cours d'un inventaire dans les années 1980, on l'avait très vite attribué au I^{er}-II^e siècle sans se pencher sur le contenu », explique Michael Langlois, historien et bibliste au Centre de recherche français à Jérusalem (CRFJ). Recoiffant sa longue chevelure ondulée, il me montre sur son portable une image de cet extrait pas plus grand qu'un pouce, en pointant du doigt les particularités de l'écriture. « La datation paléographique se fait en fonction de la forme des lettres, sans qu'elle soit précise à 100 %. Lorsque les chercheurs ont réalisé qu'il s'agissait de l'Évangile de saint Marc, ils ont dû s'inquiéter. Peut-être que ce fragment a été produit effectivement au I^{er} siècle et que par prudence, on l'a daté comme plus tardif ! » Michael Langlois a démasqué de nombreuses contrefaçons par le biais de la paléographie. Comme ces deux manuscrits prétendument issus des grottes de Qumrân, qu'un collectionneur norvégien avait acquis dans les années 2000. Sans en lire le contenu, le chercheur français s'est penché sur la graphie. Sur des images infrarouges passées au microscope, il ne reconnut pas le style de l'écriture, mais son œil fut vite attiré par une encre particulièrement brillante pour un vieux parchemin qui pelait. « L'encre aurait dû partir avec la peau et se retrouver recouverte par



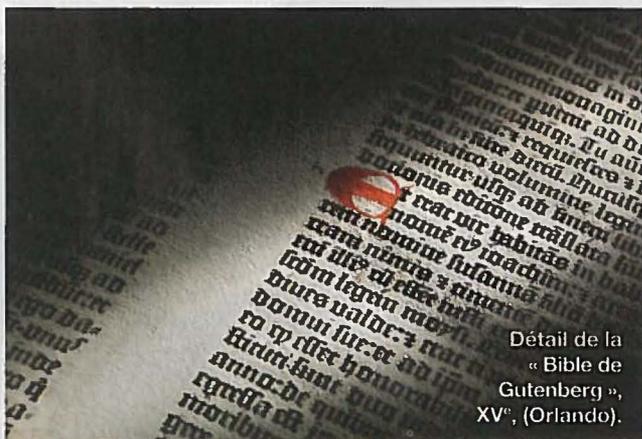
Microfiche
de la première
« Bible lunaire »
(Washington).



Fragment d'une
Bible du IX^e siècle
en langue copte
(Collegeville).



Parchemin de
rouleau de la Torah,
XII^e-XIV^e (Orlando).



Détail de la
« Bible de
Gutenberg »,
XV^e, (Orlando).

QUI SERA LE PROCHAIN, À RETROUVER UN DE CES PRÉCIEUX MANUSCRITS ? UN ARCHÉOLOGUE ? UN PILLEUR ?

une couche de poussière », précise-t-il. Au laboratoire, les tests chimiques corroborèrent ses soupçons : il s'agissait effectivement d'une encre contemporaine, donc d'un faux. « La moitié des rouleaux de cette collection étaient des contrefaçons, dont beaucoup furent achetées à William Kando. » Celui-ci, un Palestinien chrétien, venait d'une famille au destin étroitement lié aux rouleaux de la mer Morte. Certains étaient tombés entre les mains de son père, Khalil Eskander Shahin, dit Kando, qui les avait achetés à des Bédouins dès 1947. Il semblerait que cette lignée de marchands d'antiquités préserve encore des originaux dans un coffre-fort en Suisse. « Toute la question est de savoir si la famille Kando les a naïvement revendus ou si elle est impliquée dans cette fraude. Cela dit, j'ai reconnu la même écriture à la fois dans les faux rouleaux de notre collectionneur norvégien et dans ceux acquis par le Musée de la Bible à Washington », précise Michael Langlois.

VOLS ET PILLAGES

Inauguré fin 2017, ce Musée de la Bible, qui a coûté plus de 450 millions d'euros, a dû retirer un an plus tard cinq de ses seize rouleaux de la mer Morte, à défaut d'authenticité. Il appartient à la famille Green, propriétaire de l'une des plus grandes collections d'artefacts bibliques au monde. « Aucun autre livre n'a eu un tel impact sur notre civilisation. Voir dans ces manuscrits ce qui a été écrit à l'origine rassure les croyants et authentifie la Bible en elle-même », affirme Steve Green, président du musée. Depuis son ouverture, certaines pièces de la collection ont fait l'objet de confiscations, identifiées comme étant issues de pillages et de vols. « Le Musée de la Bible est le meilleur exemple de l'intensification de cette chrétienté conservatrice en Amérique, qui souhaite user de ses bons revenus pour prouver la foi à travers les textes primitifs, expose Bart D. Ehrman, professeur émérite d'études religieuses à l'université de Chapel Hill, en Caroline du Nord. Depuis les années 1990, la pression du marché a fait grimper la valeur de ces rouleaux. Or, les collectionneurs achetant souvent sur le marché noir, il leur est difficile d'établir l'authenticité de leurs achats. »

Cette prolifique période de faux, vendus à des millions de dollars, semble coïncider avec la publication des rouleaux de la mer Morte, au début des années 2000. « L'apparition de ces prétendus nouveaux fragments aurait réveillé l'intérêt pour les rouleaux à un moment où la recherche nous rappelait qu'on est au point mort : aucune nouvelle découverte depuis 1956 », analyse Adolfo Roitman.

Pourtant, ni les pillleurs ni les archéologues ne perdent l'espoir. Ils arpentent, escaladent, excavent et analysent, animés par un seul et même objectif : être le premier à mettre la main sur ces preuves immaculées du sacré. ■

Lola Para Craviotto